



Tu ne tueras point

Grégoire Polet



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES



Tu ne tueras point

Grégoire Polet



FÉDÉRATION
FRANÇAISE DE LA LIBRAIRIE

Il regardait passer les chevaux. Rien à faire, c'était sa passion. Les sabots, leur inclinaison, leur choc sur le bitume de la route, l'emmêlement des jambes dans le champ visuel, des dizaines et des dizaines de jambes, on ne savait même plus de quel cheval ni de combien de chevaux ça sortait, ces pattes vivantes, raides, frappantes. Quelle musique !

Une nostalgie de flic. Ben oui, il avait été flic. Cop. Poulet. Représentant des forces de l'ordre. Habillé en bleu. Galonné. « Avait été », bien sûr, parce qu'à septante-deux ans, c'était la retraite depuis un bout de temps, quand même. Pas vrai, Marcel ?

Marcel, son prénom. Un pif comme un vieil oignon. Pardon, une échalote. Des joues brunes avec des rides profondes comme des labours et si on voulait bien voir deux choux cabus dans les valises grasses et feuilletées qui entouraient ses yeux, et pourquoi pas deux salsifis dans ses lèvres charnues et pâlies, on pouvait dire qu'il avait vraiment une tête de potager, le Marcel qui avait été flic et qui regardait passer les chevaux dans la rue.

Pas que les chevaux, du reste. Le cyclisme aussi, il aimait. Spectateur de toutes les courses à la télé. Il y avait chez lui, sur le papier peint kaki du salon, une photo encadrée du maître de maison trônant sur un siège de plage le long d'une route — toujours au bord d'une route, le flic — parmi la foule qui attend le passage du Tour de France. Apparemment, lors d'un passage du Tour en Belgique, puisqu'un poteau indicateur à l'arrière-plan mettait Malmedy à 7 kilomètres.

C'était pas la seule photo souvenir dans le salon. Mais une qui manquait certainement, c'était celle où il tape sur la gueule des jeunes avec une matraque. Sûr qu'elle est imprimée et encadrée dans son cerveau, pourtant, bien profond et bien clairement. Poste restante jusqu'au jugement dernier, où il sera bien obligé de la voir comparaître et témoigner contre lui, à la barre, en premier, grande et dure et méchante et impitoyable.

— Avez-vous vu, Monsieur Marcel Van Pee, gicler la cervelle ? L'avez-vous vue ?

J'espère qu'il en fait des cauchemars.

En fait, j'ai pour Marcel des sentiments moins tranchés que ça. C'est compliqué. Ça dépend de comment je me lève, je veux dire, de quelle humeur je suis ; ça dépend de ce que je bois. Ça dépend de s'il sent de la bouche ou pas. Parce que parfois, c'est une infection.

Il vit seul. Il n'a plus de femme pour lui dire de faire attention. Veuf, Marcel. Je n'ai pas connu sa femme, mais j'en ai entendu dire du bien par Johanna, la serveuse, qui, il faut le remarquer, ne dit jamais du mal de personne.

Elle s'appelait Marcelle, sa femme. Ça, il faut le faire.

Et je suis sûr, enfin, je me suis mis dans la tête, que c'est Marcel qui a tué mon gamin. J'ai fait tous les recoupements. C'est tellement probable. Les dates, le lieu, tout.

Je l'ai rencontré par hasard. On discutait, chacun depuis sa table, avec sa bière, dans un café où on peut encore faire ça, pas loin de chez moi, à Jette, près de l'église où les gens disent que le fantôme d'un soldat apparaît tous les vendredis soirs sur le clocher. Le clocher est tellement haut, que c'est difficile à vérifier. Même les photos sont ambiguës. Bref. C'est dans le café là en bas que j'ai pris mes habitudes après mon déménagement et c'est là qu'à force de causer, tous les jours un petit peu, j'ai découvert que Marcel était flic dans la brigade Couvreur de la police montée, c'est-à-dire police à cheval, et qu'il avait été brusquement muté à l'administration en juin 1982. « Mis au placard », selon l'expression qui lui avait échappé.

Il ne buvait pas tant que ça. C'était comme moi. Juste une habitude d'être humide à l'intérieur et se sentir pas trop bien quand on est sec. N'empêche qu'un jour il avait dit : « mis au placard ». Moi :

— Une sanction, quoi... T'avais fait une connerie ? Une bavure ?

Il avait lâché que oui, réduit ça aussitôt à un accident, puis même à un incident, puis il avait noyé le poisson. Moi, j'ai été traversé par un éclair, complètement glacial d'ailleurs. Un froid qui ne m'a jamais plus quitté. Si je veux, je le ressens encore. Et à ce moment, tout de suite, j'ai su. Les recherches patientes que j'ai menées ensuite pour corroborer l'hypothèse m'ont prouvé que la raison n'est que l'ombre de l'intuition. L'intuition m'a fourni une certitude immédiate, massive. Et même contondante, parce que j'étais sonné.



6 juin 1982, Anderlecht contre Bruges, au Parc Astrid. Victoire locale. Affrontements entre supporters et policiers, chose habituelle et presque festive, injures, jets de bouteilles de bière, quelques pieds ecchymosés par le sabot des chevaux de la police. Sauf qu'on ne sait pas pourquoi, ce soir-là, ça va plus loin. Ça dégénère. Des flics sont mis à bas des montures, puis le danger, l'exaspération, on ne sait quoi, tabassage en règle — matraquage — de trois types. Un coup malheureux, un mort. Voilà. Mon fils. Benjamin. Vingt-deux ans.

Ça remonte. Je n'ai plus vraiment de chagrin. J'ai assimilé. Seulement encore parfois de la haine.

Aucun flic n'avait été mis en cause et l'enquête officielle avait conclu que le gamin s'était ouvert le crâne en tombant en arrière sur un seuil de porte. Même pas d'homicide involontaire. Le coin saillant et tranchant d'une pierre bleue au seuil d'une maison. J'ai été voir le seuil en question, j'en ai des photos et des photos. Des taches, oui, mais comme sur n'importe quel seuil de porte. C'est toujours taché, un seuil, par les années ; ça a un siècle ! Mais pas de vraies traces d'un épanchement. Ça laisse des traces, pourtant, un crâne cassé, quoi !

Mais le temps émousse. J'ai appris à me contrôler. Comme disait ma femme, ça ne nous rendra pas Benjamin.

C'est pas forcément un mauvais bougre, le Marcel. Je suis d'accord avec lui sur beaucoup de points. On est de la même génération. Moi, un peu son aîné. On vote à droite tous les deux. On est bruxellois depuis plus de trois générations. J'aime bien le vélo moi aussi. Je suis un peu plus intellectuel que lui, forcément, un ancien prof, mais ça n'a jamais dressé de barrière entre nous. Au contraire. Parfois, il découpe des annonces culturelles dans le journal, à mon intention. Il me demande conseil. Je suis la référence au café pour les questions d'orthographe et les repères historiques. Marignan, Nord de l'Italie, 1515. Pavie, 1525. Bataille des Éperons d'Or, dans les prés derrière Courtrai, en 1302. Indépendance du Congo, 1960 ; Baie des Cochons, 61. Les paras belges sautent sur Stanleyville, 64. Ces choses-là. En général, lui comme moi, on n'aime pas les mous et on est pour la méthode forte. On ne boit aussi que des bières d'abbaye.

Évidemment, lui, il ne sait pas que je sais. Que je me doute. Je ne lui ai jamais parlé de Benjamin.

Un jour, il m'a invité chez lui. Vague prétexte : me

montrer des photos, enfin, des photocopies de photos du fantôme du soldat sur le clocher. Prétex-te, parce qu'il aurait aussi bien pu amener les images au café. Je crois qu'il voulait me montrer son chez lui. Il souffrait beaucoup de solitude. Et moi aussi, au fait. Deux veufs. Son appartement était bien tenu. Une femme de ménage venait deux fois par mois. C'étaient d'ailleurs les deux jours où il ne paraissait pas de la journée au café. Quelqu'un à la maison !

Tout était vert et brun, chez lui. Vert caca d'oie et brun merde de chien. Les fauteuils du salon, verts ; le papier peint, vert et vert kaki ; le tapis, dans les tons verts. Au sol, du parquet marron. Les portes, en chêne. Tonalité cercueil, d'ailleurs. Luisantes. Moi, j'ai emménagé dans une construction neuve : que du blanc, du clair et des vitres. C'est autre chose. Et j'ai fait monter des étagères sur mesure pour mes bouquins.

Tout m'aidait à me sentir supérieur à ce flic à la retraite, veuf, seul, alcoolique et assassin de mon fils. Ce jour-là, j'ai failli le défenestrer. Il avait ouvert la fenêtre pour me montrer un point sur le clocher. Il devait pour cela se pencher dangereusement. J'ai posé ma main sur son dos. J'ai senti le geste. La force me montait du fond du corps. Il n'y avait qu'à le faire basculer. Au lieu de quoi j'ai laissé ma main légère entre ses omoplates, je ne l'ai pas renversé, et il a pris ça pour un geste d'amitié. C'est depuis lors qu'il se permet de me mettre la main sur l'épaule quand il me parle ou qu'il parle de moi à un tiers.

C'est vrai que je le hais. Et en même temps, c'est un peu mon seul ami. Raison pour laquelle je ne l'ai pas poussé par la fenêtre, ce jour-là, je suppose. Quatrième étage, pourtant. C'était parfait.

Ce n'est pas désagréable de vivre avec des envies assassines et de vengeance. Chez lui, j'avais vu les photos du salon. Longuement examinées, même. Lui, en uniforme et à cheval, avec la brigade, devant les casernes De Witte à Etterbeek. Lui, avec sa femme, la Marcelle, en side-car au col du Brenner dans le Tyrol. Il m'expliquait qu'ils avaient sillonné l'Europe dans tous les sens chaque année en vacances avec le side-car. Moi :

— T'avais pas d'enfants ?

— Non, on n'avait pas d'enfant.

Il ne m'a pas demandé : « Et toi ? »

— Elle est morte, ta Marcelle ?

— En 2002.



La nuit, chez moi, j'ai beaucoup regretté de ne pas l'avoir tué. Fait tomber dans le vide. Ou bien assommé et achevé avec le tisonnier — il y en avait un beau, un gros, dans le salon, en fer forgé noir, suspendu comme un instrument de torture à une petite potence de fer également noire, à côté du feu ouvert qui ne servait plus. Je l'avais reluqué amoureusement, le tisonnier, pendant que Marcel me parlait du Tour de France mille-neuf-cents je ne sais plus combien. L'assommer, lui casser le crâne. Partir et faire disparaître le tisonnier. Avoir apporté une touche de couleur rouge à son intérieur. Avoir vengé mon fils.

J'ai eu un élève qui s'appelait Benjamin. Il avait dix ans de moins que notre Benjamin, notre fils défunt, mais il lui ressemblait. Foufou, jouette, déluré, débrouillard. Rieur. Un peu trop même et il fallait souvent que je le colle. Il ne tenait pas en place. Toujours au fond de la classe, à droite, près de la fenêtre. Oui, je le collais parfois, mais on s'entendait bien. Un bon gars. Pas fait pour l'école, voilà tout. Il a un bon métier, maintenant, il pose des fenêtres. Il travaille chez Châssis-Moreau, fenêtres et vérandas. J'ai toujours gardé contact avec lui. Ma femme ne trouvait pas du tout qu'il lui ressemblât. Au physique. Mais au moral elle était d'accord : gentil, serviable, le cœur sur la main. On l'a invité à souper. Une fois avec sa femme. Une autre sans, parce qu'ils s'étaient séparés. Un jour on l'a même invité à la mer. Il nous a rejoints pendant trois jours avec son gamin. Une villa qu'on louait presque chaque année, à Bredene, à cinq cents mètres de la digue et de la mer. Mais je pense qu'ils se sont ennuyés. On ne s'est plus vraiment revus depuis. Cela dit, j'ai toujours son contact. Si j'ai un bris de vitre, je sais qui appeler.

Ma femme est morte en 2006. C'est alors que j'ai déménagé. Cancer du poumon. Ça faisait pourtant dix ans qu'elle fumait beaucoup moins. La maison était devenue beaucoup trop grande pour moi tout seul, évidemment. J'ai vendu. On m'a fait un très bon prix. Et c'est comme ça que j'ai quitté Anderlecht pour Jette.

Mais on est bien ici. C'est joli, comme commune. Très vert. Nombreux parcs, vastes. Bien. Je suis très content. Et puis c'est un plaisir d'habiter dans une construction neuve, avec des beaux matériaux, lumineuse. Rue Major Coulon, numéro 7. Troisième étage. Avec un ascenseur, donc pas de problème.

C'est pendant une partie de dominos à trois, avec Johanna, que le cortège de la police montée a fait irruption dans la rue du café. Au tamtam des sabots, Marcel a dressé l'oreille comme une bête. Il est sorti, est revenu avec la grande nouvelle ; on a tous dû le suivre, pour voir, comme lui. Debout sur le mauvais pavé du trottoir. Ils étaient nombreux. Interminable défilé. C'était toute la police montée de Belgique, c'était un rassemblement européen, ce n'était pas possible autrement. Marcel ne se sentait plus de joie. Il demandait — avec cette agressivité de flic qui lui revenait — à un jeune qui avait un smartphone de prendre des photos pour lui. Là, là, et là, les pattes, toutes ces pattes.

Moi, je ne supportais pas le bruit de sabots, évidemment. Forcément. Le souvenir ! Ni la vue de la police montée. Tant de policiers tout près de moi, cette odeur douceâtre de crottin, en plus, et la présence de Marcel qui s'excitait, c'était trop. Je me suis effondré littéralement.

J'ai eu droit à l'ambulance. Sirène. Urgences, hôpital. C'était le col du fémur.

Bien entendu, à mon âge, les choses se compliquent très vite. Un peu tout a lâché en même temps : prostate, vessie, reins. Le séjour à l'hôpital s'est prolongé. Et le corps médical m'a recommandé très explicitement de ne plus habiter seul.

— Vous avez de la famille ?

Je me suis contenté de faire une moue. J'ai bientôt reçu de la documentation sur des homes, hospices et maisons de repos.

Je ne faisais plus rien que mâchouiller cette idée.

Pendant tout ce temps, je n'ai reçu de visite de personne. Strictement personne. Quelques coups de téléphone des copains du café, rien de plus.

Par la fenêtre de ma chambre je ne voyais que le bâtiment voisin, qu'on aurait pu toucher du bout du bras ou presque, et, parfois, dans ses vitres, grâce au soleil, le reflet d'un grand arbre. Je pense, un marronnier.

Et puis, quasiment le jour où je décide d'accepter l'idée de partir en maison de repos (je ne savais pas encore laquelle, je rêvais un peu un prospectus qui en montrait dans le Sud de la France, au soleil, un peu cher, mais c'était faisable si je revendais mon appartement) quasiment ce jour-là, qui vois-je entrer ? Marcel.

Marcel dans ma chambre d'hôpital. Il m'apportait un magazine. Je ne sais plus si c'était Le Vif ou le Télépro. Marcel était rayonnant. Il y avait un reportage

sur le soldat fantôme de Jette et on l'avait interviewé, lui. Il avait sa photo en couleurs. En pas très grand, mais tout de même. La photo était prise devant la façade du café et ça m'a filé un coup de nostalgie. Des Américains spécialistes du paranormal étaient venus avec des technologies de la NASA pour enquêter sur le phénomène. Apparemment, il s'agissait du fantôme d'un soldat américain. Son uniforme l'attestait. Ils avaient même identifié l'individu. Un jeune sergent mort à Bruxelles en 1945. Qu'est-ce qu'il était fier, le Marcel ! La gloire, on aurait dit. Il avait perdu un peu de poids depuis que je ne le voyais plus, à cause d'un régime qu'il avait suivi. Et là encore, il rayonnait, parce qu'avec ce régime il avait réussi à baisser son taux de cholestérol à 8.

— Je suis un jeune homme !

Sa phrase. Telle quelle.

Je ne lui ai pas parlé de la maison de repos. J'ai même tâché de dissimuler les prospectus qui traînaient sur ma table de chevet. Je l'ai laissé parler. Les photos du soldat fantôme prises par les Américains étaient saisissantes. Une technologie spéciale qui rendait vraiment les trois dimensions et coloriait en fonction de la chaleur. La photo attestait ainsi que le fantôme était plus froid que l'air autour de lui. Un différentiel de 7 à 10 degrés, précisait l'article. Concrètement, le fantôme n'était donc sans doute pas consistant et l'on aurait pu passer son bras à travers sans rien voir, sans rien remarquer. Hormis, justement, un froid glacial. Un froid glacial et subit.

Ça a rappelé le froid en moi. Ce froid glacial, quand j'avais deviné que le Marcel en face de moi était le flic qui avait défoncé le crâne de mon gamin et de la chair de ma chair. De mon dernier bout de famille. Qui avait éteint la mèche, quoi. J'ai pensé forcément que c'était peut-être le fantôme de mon fils qui m'avait traversé ce jour-là, quand j'avais eu si froid jusque dans la moelle de mes os.

Marcel souriait bêtement. Demandant s'il n'y avait rien à boire dans cette boîte. Moi :

— Si t'as rien apporté, évidemment...

Alors je me suis dit qu'il ne fallait pas qu'il sorte vivant de cette chambre. Que je ne le verrais sans doute plus et que c'était le moment ou jamais. Je me suis levé tant bien que mal, traîné jusqu'à la salle de bain avec ma bouteille de liqueur. J'ai dit :

— Je vais chercher des gobelets.



Marcel attendait sa bibine avec le sourire. J'étais résolu à verser dans le verre tous les poisons que je trouverais dans ma salle de bain. En particulier du liquide WC et de la javel. Il devait bien y en avoir, à l'usage des gens du nettoyage.

Mais non. Il n'y en avait pas. Rien. Le plus toxique que j'aie trouvé, c'était mon Tandaplast, bain de bouche. J'en ai mis quand même. C'était incolore. Je me sentais particulièrement impuissant. Je pouvais aussi essayer de le tuer à coups de béquille. Je me souvenais et je regrettais l'occasion ratée du tisonnier.

Je suis revenu avec deux gobelets. On a trinqué. Moi, le verre de liqueur et lui celui mêlé au bain de bouche. Maigre poison. On but. Quand on aime l'alcool, on boit même du bain de bouche sans se plaindre et sans le faire remarquer. À moins qu'il n'ait voulu être poli.

Je regardais la fenêtre. Il faisait beau. On voyait le reflet de l'arbre. Trouverais-je un prétexte pour qu'il se penche dehors ? Trouverais-je la force de le pousser ? Illusions. D'ailleurs, sans doute chassé par la méchante boisson, il a pris congé. Je lui ai dit qu'il n'avait pas bonne mine, que je le trouvais pâle.

— Un peu mal au ventre. C'est que j'ai faim. Faut que je mange.

On s'est fait la bise, comme au café quand on arrivait.

— Allez, Marcel, salut et merci d'être passé.

Il a franchi la porte. Je savais que je ne le reverrais plus.

Je me souviens que j'ai rêvé à une chute dans l'escalier. Ou que le câble de l'ascenseur lâche. Que le taxi se prenne un arbre. Qu'un pot de fleur lui tombe sur la tête en rentrant au café. À un attentat terroriste. Ou qu'il prenne un bain imprudemment avec une petite radio branchée sur le secteur. Je n'en saurais jamais rien, mais somme toute c'était possible. Il m'avait laissé le magazine avec les photos du fantôme américain. Mais je ne voulais plus l'ouvrir. Je l'ai passé à l'infirmière pour qu'elle m'en débarrasse.

J'avais froid, vraiment froid, et je pensais de plus en plus sérieusement à une maison de repos dans le Sud. Méditerranée. Quel qu'en soit le prix, finalement. Puisqu'il s'agissait de s'y laisser mourir, sans descendance, sans rien.

Grégoire Polet est écrivain. Né à Bruxelles en 1978, docteur ès Lettres, il a passé une partie de sa vie en Espagne, à Madrid et à Barcelone, où sont situés plusieurs de ses romans : *Madrid ne dort pas*, *Chucho* ou *Barcelona !* Son œuvre, publiée depuis 2004 par les éditions Gallimard, est traduite dans plusieurs langues : *Excusez les fautes du copiste* (Prix Rossel des Jeunes), *Leurs vies éclatantes* (sélection Goncourt 2007), *Les ballons d'hélium*, etc. Parmi les derniers titres parus : un essai, *Petit éloge de la Belgique* (Gallimard, 2022), le recueil de nouvelles *Soucoupes volantes* (Gallimard, 2021, prix Renaissance de la Nouvelle) et de microfictions *Belgiques* (Ker, 2022.) Il a écrit et réalisé également des documentaires culturels pour la télévision (Arte).



Du même auteur :

Belgiques, Hévillers, Ker éditions, 2022.

Petit éloge de la Belgique, Paris, Gallimard, 2022.

Soucoupes volantes, Paris, Gallimard, 2021.

Tous, Paris, Gallimard, 2017.

Petit éloge de la gourmandise, Paris, Gallimard, 2010.

Chucho, Paris, Gallimard, 2009.

Leurs vies éclatantes, Paris, Gallimard, 2007.

Excusez les fautes du copiste, Paris, Gallimard, 2006.

**Cette plaquette est publiée et diffusée
dans le cadre de la Fureur de lire.
Elle est disponible sur demande :
fureurdelire@cfwb.be | www.fureurdelire.be**

Copyright : Grégoire Polet (2023)

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Éditrice responsable : Nadine Vanwelkenhuyzen
Service général des Lettres et du Livre
Fédération Wallonie-Bruxelles
Bd Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles

Dépôt légal : D/2023/7823/10
ISBN : 978-2-930964-85-0